



Et je me mis à entonner le Dieu des bonnes gens. (Page 799.)

d'éloges donnés aux morts, médions un peu des vivants. Je voudrais bien un peu médire du Mazarin. Est-ce permis ?

— Toujours, dit d'Artagnan en éclatant de rire, toujours; contez votre histoire, et je vous applaudirai si elle est bonne.

— Un grand prince, dit Aramis, dont le Mazarin recherchait l'alliance, fut invité par celui-ci à lui envoyer la liste des conditions moyennant lesquelles il voulait bien lui faire l'honneur de frayer avec lui. Le prince qui avait quelque répugnance à traiter avec un pareil cuistre, fit sa liste à contre-cœur et la lui envoya.

— La suite au prochain numéro. —

## MÉMOIRES

### DE JOSEPH GARIBALDI

PAR

ALEXANDRE DUMAS

(Suite.)

Parmi ces âmes charitables, il y en a une que je n'oublierai jamais : c'est la bonne madame Louise Sauvaigo, de Nice, bonne créature qui m'a convaincu que les deux femmes les plus parfaites du monde étaient ma mère et elle. Elle faisait le bonheur d'un mari, excellent homme, et, avec une admirable intelligence, l'éducation de toute la petite famille.

A quel propos ai-je parlé d'elle ici ? Je n'en sais rien. Si fait, je le sais; c'est que, écrivant pour satisfaire au besoin de mon cœur, mon cœur m'a dicté ce que je viens d'écrire.

La guerre alors déclarée entre la Porte et la Russie contribua à prolonger mon séjour dans la capitale de l'empire turc. Pendant cette période, et au moment où je ne savais comment

je vivrais le lendemain, j'entrai comme précepteur dans la maison de la veuve Tenioni. Cet emploi m'avait été octroyé sur la recommandation de M. Diego, docteur en médecine, que je remercie ici du service qu'il m'a rendu. J'y restai plusieurs mois, après lesquels je me remis à naviguer, en m'embarquant sur le brigantin *Notre-Dame-de-Grâce*, capitaine Casabona.

Ce fut le premier bâtiment où je commandai comme capitaine.

Je ne m'appesantirai point sur mes autres voyages; je dirai seulement que, toujours tourmenté d'un profond instinct de patriotisme, dans aucune circonstance de ma vie je ne cessai de demander, soit des hommes, soit des événements, soit même des livres qui m'initiassent aux mystères de la résurrection de l'Italie; mais, jusqu'à l'âge de vingt-quatre ans, cette recherche fut vaine, et je me fatiguai inutilement.

Enfin, dans un voyage à Tangarog, je trouvai sur mon bord un patriote italien qui, le premier, me donna quelque notion de la façon dont marchaient les choses en Italie.

Il y avait une lueur pour notre malheureux pays.

Je le déclare hautement, Christophe Colomb ne fut pas plus heureux lorsque, perdu au milieu de l'Atlantique, menacé par ses compagnons, auxquels il avait demandé trois jours, il entendit, vers la fin de la troisième journée, crier : « Terre ! » que je ne le fus, moi, en entendant prononcer le mot *patrie*, et en voyant à l'horizon s'allumer le premier phare par la révolution française de 1830.

Il y avait donc des hommes qui s'occupaient de la rédemption de l'Italie.

Lors d'un autre voyage que je fis à bord de la *Clorinde*, ce bâtiment transportait à Constantinople une section des saint-simoniens, conduits par Émile Barrault.

J'avais peu entendu parler de la secte de Saint-Simon; seulement, je savais que ces hommes étaient les apôtres persécutés d'une

religion nouvelle. Je me rapprochai de leur chef et m'ouvris à lui comme patriote italien.

Alors, pendant ces nuits transparentes de l'Orient, qui, ainsi que le dit Chateaubriand, ne sont pas les ténèbres, mais seulement l'absence du jour, sous ce ciel tout constellé d'étoiles, sur cette mer dont l'âpre brise semble pleine d'aspirations généreuses, nous discutâmes, non-seulement les étroites questions de nationalité dans lesquelles s'était jusqu'alors enfermé mon patriotisme, — questions restreintes à l'Italie, à des discussions de province à province, — mais encore la grande question de l'humanité.

D'abord l'apôtre me prouva que l'homme qui défend sa patrie ou qui attaque la patrie des autres, n'est qu'un soldat pieux dans la première hypothèse, — injuste dans la seconde; — mais que l'homme qui, se faisant cosmopolite, adopte la seconde pour patrie, et va offrir son épée et son sang à tout peuple qui lutte contre la tyrannie, est plus qu'un soldat : c'est un héros.

Il se fit alors dans mon esprit des lueurs étranges, à la clarté desquelles je vis, dans un navire, non plus le véhicule chargé d'échanger les produits d'un pays contre ceux d'un autre, mais le messager ailé portant la parole du Seigneur et l'épée de l'archange. J'étais parti avide d'émotions, curieux de choses nouvelles, et me demandant si cette vocation irrésistible que j'avais cru tout simplement d'abord être celle d'un capitaine au long cours, n'avait pas pour moi des horizons encore inaperçus.

Ces horizons, je les entrevoyais à travers le vague et lointain brouillard de l'avenir.

## V

### LES ÉVÉNEMENTS DE SAINT-JULIEN.

Le bâtiment sur lequel je revins cette fois d'Orient avait pour destination le port de Marseille.